

LA BELLE TENEBREUSE

QUATRIÈME PARTIE

LE JOUEUR D'ORGUE

Vatrin les observait.

C'était l'Alsacien qu'il regardait comme si une entente commune avait existé entre eux.

Et de temps en temps, Hartmann répondait à son regard par un malicieux sourire.

Après les batailles et les souvenirs réciproques, les deux compères en vinrent aux confidences intimes. Ce fut Hartmann qui commença, racontant qu'il avait perdu sa mère, il n'y avait pas bien longtemps. A cela Glou-Glou répondait qu'il avait encore la sienne.

—Et qu'est-ce que fus faites ? demanda l'Alsacien.

—Je joue de l'orgue... de barbarie, s'entend... Pas ma faute, avec mon bras, je ne pouvais pas faire autre chose...

—Et il y a bas longtemps que fus demeurez ici.

—Qui vous l'a dit ? fit Glou-Glou. Qu'est-ce que cela vous fait ?

—C'est le batron et cela ne me regarde pas en effet.

Glou-Glou venait d'avoir un vague soupçon. Dans l'ivresse grandissante, une lueur de raison avait lui. C'est qu'il avait cru remarquer des signes d'intelligence entre l'aubergiste et l'Alsacien.

—Hé ! hé ! murmura-t-il... est-ce qu'on se jouerait de moi... Tonnerre, je suis gris !...

Il se leva de table mais tel était sur le pauvre homme l'effet instantané du vin qu'à peine pouvait-il se tenir debout.

Il passa la main sur son front... puis retomba sur sa chaise.

La lueur de raison s'était éteinte. L'ivresse avait le dessus.

—J'en rebaye un autre... dit l'ouvrier.

—Puisque vous régalez, ce n'est pas de refus... Mais c'est égal, votre vin, patron, ne vaudra jamais celui que j'ai bu certain jour dans une maison pas très loin d'ici.

—Ah ! ah ! et quel était ce fin là... Glou-Glou, dit l'Alsacien.

Jan-Jot—à ce mot de Glou-Glou, dans la bouche de l'inconnu,—avait reçu comme un coup de fouet. Pour la seconde fois un soupçon germa dans son esprit.

—Glou-Glou ?... Vous me connaissez ?... Qui vous a dit mon nom !...

Un instant déconcerté, l'ouvrier reprit bien vite, en se mettant à rire.

—C'est le batron, tout à l'heure, qui fous a appelé de cette façon. Et ma foi, c'est un joli sobriquet... qui indique un choyeux caractère, bas ennemi de la noce et de la puteille.

—Vous êtes sûr ?

—Absolument.

—Alors, je n'ai plus rien à dire.

Eu fus prétentiez avoir pu un pon fin, dans une maison, près t'ici.

—Oui ; un vin, mon brave, plus vieux que vous, un vin qui avait mon âge.

—Bas bossible ?

—C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

—Et où tonc qu'il y en a tu fin aussi fieux ?

—Chez M. Beaufort... là, à deux pas.

—Et qu'est-ce que fus faisiez chez M. Beaufort ?

—Je...

Mais Glou-Glou, pour la troisième fois, se tait. Ses yeux clignotants et alourdis s'arrêtent sur l'homme auquel il va se confier. Vaguement il comprend qu'il est sur une pente fatale.

—Ah ! voilà, dit-il, voilà, je ne dirai rien.

—C'est tonc un secret ?... mais, ce Peaufort, ce n'est-il pas celui qu'on accuse d'assassinat ?...

—Vous êtes bien au courant des nouvelles, vous, pour un homme qui vient d'arriver dans le pays.

—On ne parle gue de ça ! fus le connaissez tonc, M. Peaufort ?

—Parbleu, depuis longtemps... et M. Daguerre aussi...

—M. Taguerre... c'est son associé, n'est-ce pas ?

—Oui, son associé et son ami.

—Ils hapitent la même maison ?

—Celle-là qu'on voit d'ici quand il fait jour... Ah ! il a été joliment malade, M. Daguerre, et sans le docteur Gérard... En voilà un médecin qui guérit bien les malades. Il a la main heureuse ! Et quel brave homme... dévoué, doux, toujours vous consolant et vous réconfortant.

—Mais fus gonnaissez tonc tout le monde à Creil ?

—Je m'en vante... et le docteur Gérard, particulièrement... même qu'il me confie souvent ses affaires et qu'il ne dédaigne pas de me demander conseil.

—A fus ? fus blaisantez ?

—Je plaisante ? Tenez, pas plus tard qu'hier... mais motus... motus, que je dis.

—Ah ! Ah ? fus, un mentiant, un chueur d'orgue, fus tonnez des gconseils à un tocteur... Varceur de Glou-Glou, varceur de musicien !

—Je vous dis qu'hier matin...

L'Alsacien penchait la tête avidement, prêt à recevoir la confidence. Mais la confidence ne venait pas. Toujours en dépit de l'ivresse croissante, restait une terreur au fond de l'âme de Jan Jot... Il se recula de la table. Il se leva et s'appuya contre la muraille.

—J'ai assez bu et j'ai assez causé ! dit-il.

—Encore un ferre, fus ne le refuserez bas ?

—Merci. J'ai trop bu. Ça ne me vaut rien.

—Alors, fus ne méritez pas votre surnom de Glou-Glou.

—Possible, mais je dis que je ne boirai pas une gorgée de plus.

—Fus avez un pien betit estomac,

Glou-Glou se dirigea en titubant vers la porte, persuadé que le grand air lui ferait du bien. Mais ce fut le contraire. Il tomba, plutôt qu'il ne s'assit sur le banc.

—Mon Dieu, mon Dieu, murmura-t-il... est-ce que je vais m'endormir ?

Il se raidit contre l'ivresse, se retrouva debout.

Sur le seuil, l'Alsacien le regardait. Il murmura :

—Il faut qu'il parle ! je le veux ! et il ne m'a encore rien dit.

Glou-Glou se retourna vers lui, en souriant.

—Ça va mieux, l'air m'avait surpris tout à l'heure et j'ai eu un éblouissement... Ah ! j'ai la tête, ma pauvre vieille tête qui pèse cent kilos. Mais ça va mieux, je la répète.

—Alors, si ça fa pien, un betit ferre de kirschenwasser ?

—De l'eau, seulement... rien qu'un grand verre d'eau... j'ai soif...

—Che fais fus en aborter... te la vraie, te la très vraie...

—Merci, vous êtes un bon garçon.

L'ouvrier rentra. Et tout bas, à l'oreille du patron :

—Versez un plein verre de kirsch...

L'aubergiste obéit. Tenant son verre l'ouvrier revint à Glou-Glou.

—Voilà, dit-il, pouah ! che ne gomprens pas qu'on boiffe te l'eau.

Glou-Glou avala le verre d'un trait, mais il le lâcha, le brisa sur le banc et laissa échapper une terrible exclamation.

—Ah ! dit-il, j'étouffe, c'était du kirsch ! !

—Et maintenant, murmura l'ouvrier, si tu n'es pas complètement gris, j'y renonce...

Le malheureux, les yeux largement ouverts, était resté un instant debout. Il regardait, terrifié, l'ouvrier qui lui souriait. Sa main d'un brusque geste, arracha le col de sa chemise. Et il s'abattit lourdement sur le banc, y chercha un point d'appui, ne le trouva pas et roula par terre.

Là, il fut immobile.

—Eh ! Glou-Glou, fus n'allez bas fus entormir !...

Le joueur d'orgue ne répondit pas.

L'ouvrier se baissa, le secoua, essaya de le relever. Vains effort. L'autre était inerte, pareil à un cadavre.

—Ah ! j'ai dépassé la dose... dit-il... le voilà ivre-mort... Cette fois il ne parlera plus... Nom d'un tonnerre, quel contre-temps !... M. Vatrin, aidez-moi à le transporter chez lui, dans son cabinet.

—Je ne vous le conseille pas. Il étouffera là-haut. Ici, il fait plus frais. Il est habitué aux nuits à la belle étoile, le pauvre diable, il ne s'enrhumera point pour celle-ci, laissons-le dormir en paix... mettons-le simplement sur le banc.

Et en effet, ce fut le banc qui servit, ce soir-là de couchette à Glou-Glou.

—Moi, je vais me coucher, dit Vatrin ; et vous M. Pinson ?

—Non. Je veille sur lui. Et s'il se réveille, je ne le perds pas de vue.

—C'est donc bien grave, ce qu'il avait à vous révéler ?

—Peut-être !

Cinq minutes après, l'établissement de Vatrin était plongé dans l'obscurité. Pinson,—c'était lui sous ce troisième déguisement,—restait tranquille au fond de la salle, attendant patiemment le réveil de Glou-Glou.

Celui-ci ne faisait pas prévoir qu'il se réveillerait de sitôt.

Le ventre en l'air, le bras pendant d'un côté du banc, il était dans une immobilité profonde.

Vers une heure du matin, cependant, il fit quelques mouvements, soit que la fraîcheur de la nuit le surprit, soit que la respiration se trouvât gênée par la position dans laquelle il dormait. Ses doigts remuèrent, son bras alla se placer sur sa poitrine, mais glissa bientôt et retomba. Or, la chute du bras fit basculer la corps en équilibre sur le banc et le dormeur s'abattit le nez sur le sol, rudement.

Si rudement même que le sang jaillit.

Glou-Glou se réveilla. Sa tête si lourde le soir se trouvait un pen désagée par le sommeil d'abord, par le sang qui coulait ensuite. Cela le sauvait d'une apoplexie.

Mais il fut longtemps à reprendre connaissance.

Il gardait les yeux ouverts, mais restait encore la figure contre le sol le bras replié sous lui.

Lentement, très lentement, l'intelligence revenait.

Ce fut long.

A la fin, il se mit sur son séant. Il saignait toujours.